

XAVIER-ADRIEN LAURENT. Jongleur des mots et de l'humour, le comédien tourne actuellement avec son solo « Xavon de Marseille », co-écrit avec Gilles Ascaride. En janvier, il jouera au Toursky.

« Le solo permet de porter une parole plus personnelle »

Beaucoup le connaissent pour ses mises en scène des Randonnées théâtrales de Marcel Pagnol - c'était il y a quelques années -, d'autres pour son activité auprès du collectif de comédiens « La Réplique », pour avoir adapté *L'ex-femme de ma vie* de Josiane Balasko dans les cafés-théâtres ou une pub du Loto... Mais Xavier Adrien Laurent, c'est avant tout un homme de scène qui se plaît à mélanger ce qui apparemment ne peut l'être... Son premier one man en était la preuve, le second suit le même chemin. Interview.

« Poésie à poil ou XaL », artiste dramatique était votre première incursion dans le solo. Quel plaisir particulier avez-vous découvert lors de cette forme de spectacle ?

Ce premier solo change encore de titre au bout de 200 représentations ! Il s'appellera désormais *Textuellement transmissible*. Je trouve que le vrai intérêt du solo, c'est de partager avec le public un texte et des contenus que vous avez vous-même écrits ou choisis. C'est un peu de son univers personnel ou de son observation que l'on sème et les gens s'y reconnaissent, alors qu'en étant simple acteur, on sert l'intention de quelqu'un d'autre. Du coup, le solo permet de porter une parole d'artiste, disons, plus personnelle.

Cet exercice a-t-il également été salutaire après votre départ des mises en scène des Randonnées théâtrales de Marcel Pagnol ?

Même si mon départ des Randonnées Pagnol, dont j'ai assumé l'intégralité de la direction artistique pendant 3 ans, fut difficile, c'est le plaisir d'avoir donné à cette aventure ses lettres de noblesse qui resteront, ainsi que la grande fierté du travail des comédiens que j'ai dirigés. Cela dit, je souhaitais monter des solos depuis longtemps et le fait d'avoir ces projets dans les tiroirs à ce moment-là m'a permis de canaliser mon énergie, il est difficile pour tout artiste de se retrouver « sans rien », surtout lorsque cela n'était pas prévu !

Êtes-vous toujours animé par l'envie de mélanger le one man show avec des écritures classiques ? Votre marque de fabrique ?

Oui, résolument, et c'est d'ailleurs le cas dans *Xavon de Marseille*, de même que dans les prochains solos. J'aime mélanger le one man, le stand-up aux textes classiques ; l'humour et les « grands textes » ne sont pas si éloignés et, surtout, il est faux de dire qu'il y a un public pour tel ou tel genre. Cette tendance actuelle dans le monde



XaL mixe les idées et les genres dans ses solos. PHOTO PHILIPPE ODOART

du spectacle et des médias est dangereuse. Elle est le début de la ségrégation et des clivages.

On se souvient dans votre précédent spectacle d'un mix entre Iam, Le Cid et l'Olympique de Marseille... A quels mélanges détonants peut-on s'attendre cette fois ? Dans *Xavon de Marseille*, je me sers d'Alfred de Musset, des Pogges et de Hulk pour expliquer qu'il ne fait pas bon s'appeler « Xa-vier » à Marseille. Le poète

Louis Brauquier se retrouve entre un exposé de Gilles Ascaride sur les cagoles et une variation sur nos vélos en libre-service, une *ode à Marseille* de Jules Supervielle m'envoie à mon enfance, quand le site Uporn aurait pu ouvrir un parc d'attractions sur la Canebière, une chanson de Franck Fernandel m'oblige à torturer des cigales, et un bobo parisien nous explique l'urbanisme à Marseille entre Germain Nouveau et MC Solaar... *Le Cid* revient, mais cette fois, je le dis en « Tseu », ancien

parler marseillais...

Pour cette nouvelle création « XaL » devient « Xavon de Marseille », doit-on y voir le signe d'un « produit » local qui s'exporte facilement ? Avec son tempérament bien trempé ?

Au début, c'était juste un délire avec Gilles Ascaride, que j'ai le plaisir d'avoir eu comme coauteur. On s'est rendu compte qu'au-delà du bon mot, il y avait un spectacle à faire, pour casser encore un peu plus les éternels clichés idiots sur

Marseille, mais aussi ceux que véhiculent les Marseillais eux-mêmes sur le fait d'être « d'ici » ou « pas d'ici ». Si ce spectacle s'exportait - et j'y songe -, il me semble qu'il donnerait une dimension plus humaine de Marseille, même si je ne suis pas tendre avec ma ville et Gilles Ascaride encore moins que moi !

Parlez-nous aussi de l'écriture faite avec Gilles Ascaride ? Quels sont ses atouts et son regard, son apport sur la création ?

Nos regards sont complémentaires car d'une génération différente. Lorsque Xavon parle de son enfance, c'est à la fois celle de Gilles, en 1950/60, et la mienne, en 1970/80. Gilles m'a également beaucoup encouragé dans certaines thématiques. J'ai tendance à être trop indulgent et à décaler les sujets délicats par un côté fou, et Gilles porte un regard plus acerbe, parce que réaliste, et pratique le « pessimisme actif ». Du coup, Xavon oscille entre rêverie et révolte, entre amour et ressentiment pour sa ville, entre envie de partir et besoin de garder une attache...

Vous collaborez une nouvelle fois avec Hervé Lavigne qui signe la mise en scène. En quoi cet échange est-il fructueux et comment a-t-il évolué depuis « Artiste dramatique » ?

Hervé est un compère de toujours, il est lui-même comédien et auteur; en plus d'avoir une carrière artistique et médiatique très riche et une intelligence globale des choses, avec pour cerise sur le gâteau d'être « aussi con que moi » ! En revanche, il a co-écrit le premier solo et n'a fait « que » mettre en scène Xavon, son apport a donc été plus d'un ordre esthétique et formel.

Vous dites à travers ce spectacle porter également « un regard acéré mais toujours clairvoyant sur la cité phocéenne », quels sont, selon vous, les atouts et les défauts de Marseille ? Et de sa politique culturelle ?

Marseille a les qualités de ses défauts..., et inversement ! En se tournant vers l'avenir, elle ne doit pas oublier ses racines, sinon le pari serait à moitié perdu. Nos collectivités mobilisent de vrais moyens pour la culture, mais le problème est le même partout : 100 fois plus d'offres culturelles en région qu'il y a 40 ou 50 ans. Ce n'est pas encore assez, mais le vrai enjeu est comment mieux arbitrer l'argent et comment éviter le populisme, d'un côté et l'élitisme, de l'autre. L'art devrait rester populaire et exigeant pour accomplir son rôle dans la société.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉDRIC COPPOLA

xavieradrienlaurent.com et toursky.org